

Pérégrinations finistériennes d'un normalien de Rennes pendant les « années de plomb » (1940-1945)

ooooo

Célestin Perrigault (dit Tintin), dans un mémoire intitulé « La Fronde et la Sten », raconte son parcours finistérien faisant suite à son transfert en février 1940 à l'Ecole Normale Disciplinaire de Quimper. La dite école normale n'allait pas tarder à disparaître, quelques mois plus tard, du fait de l'application des lois édictées par le régime de Vichy...

Souvenirs, souvenirs !... Promotion 38-41. Août 39, la guerre. J'entre en deuxième année. L'Ecole Normale d'Instituteurs, rue Saint-Malo à Rennes, est réquisitionnée par l'armée. Les normaliens ont dû chercher un hébergement en ville. Les cours sont regroupés à l'Ecole Normale d'Institutrices, boulevard de la Duchesse-Anne. Traditionnellement ces établissements sont appelés ENG pour les garçons, ENF pour les filles. Classes mixtes de 50 à 55. C'est également à l'ENF que nous prenons déjeuner et dîner en deux services bien entendu, filles et garçons séparément.

Mais n'allez surtout pas pleurer sur mon sort.

Passé le premier choc à mon arrivée à Quimper – « Ici, c'est une Ecole Normale disciplinaire » m'avait informé le surveillant venu me chercher à la conciergerie pour me conduire dans le bureau du directeur, André Ferré, dit « Le Grand Ferré », dont l'accueil glacial m'avait clairement signifié que ma seule perspective était l'exclusion définitive à court terme, sauf que c'est lui qui, dès les congés de Pâques, partirait rejoindre son nouveau poste, à Chartres – passé ce choc brutal donc, je n'ai, par la suite, cessé de me réjouir du cours nouveau donné à mon existence. Même si, jugeant trop légère la sanction infligée par le conseil de discipline de Rennes, mon nouveau patron en rajoute une louche en m'interdisant toute sortie l'après-midi du dimanche et du jeudi.

Je n'en ai cure. Le plus souvent, pendant mes heures de colle, j'étais le seul puni. Entre deux parties de ping-pong avec le pion de service j'allais m'installer sur des marches d'escalier.

L'ENG était bâtie en haut de la rue de Rosmadec. De cette position dominante je contemplais en l'admirant la vallée de l'Odet et, de l'autre côté, le Mont Frugy dont la vue sombre à cette distance était propice à la naissance de pensées romantiques. Je laissais courir mon imagination. Je composais des poèmes. J'avais dix-huit ans. J'étais heureux et, de nouveau, insouciant.

Au cours du week-end de Pentecôte, deux randonnées cyclistes me conduiraient en pays bigouden où pardon et costumes bretons de fête m'éblouiraient.

Un peu plus tard, je découvrirais la côte du Sud Finistère, puis, en juin, les plages et rochers escarpés de Plouescat. Et Huelgoat dont je ferais mon pays d'adoption s'offrirait à ma vue comme un écrin d'eau, de forêts, de rochers et de ruisseaux cascadants, un écrin abritant une perle, Yvonne la femme de ma vie.

Quand je suis arrivé à Quimper, très vite un camarade est venu vers moi, André Moan, Finistérien immigré depuis quelques mois. Son père officier à Toulon ayant dû rejoindre la Ligne Maginot dès l'entrée en guerre, sa mère, institutrice, a obtenu son exeat pour son département d'origine, le Finistère. Et André a été muté de l'Ecole Normale de Draguignan (Dracén', dit André) à celle de Quimper. Est-ce en raison de notre qualité commune d'exilés, une solide amitié va tout de suite naître entre nous deux.

Juin 40. Des tranchées-abris ont été creusées à la force de nos bras dans le haut du jardin. A rejoindre à la moindre alerte. Le 14 juin la Wehrmacht est entrée dans Paris. Parfois des avions allemands s'aventurent jusque dans notre ciel. Pendant l'alerte, pour entretenir le moral, je suis préposé par les copains à la lecture à haute voix des extraits les plus hilarants, les plus loufoques de « L'Os à moelle » de Pierre Dac.

Mardi 18 juin. Les épreuves du concours d'entrée à l'Ecole Normale se déroulent dans l'établissement et nous n'avons pas de cours. Des nouvelles alarmantes circulent. Pétain au pouvoir depuis la veille a immédiatement demandé aux Français de déposer les armes. Le 17 également Rennes a subi un bombardement meurtrier sur la plaine de Baud. L'invasion allemande est attendue d'un moment à l'autre. L'Ecole Normale pourrait être fermée, aujourd'hui... demain... ? Toutes sortes de bruits se propagent : il paraît que les nazis détestent les instituteurs ; des normaliens auraient même été fusillés dans le Nord (?...) Intox ?...

Dans l'après-midi je décide de ne pas attendre plus longtemps pour aller à la poste toucher le mandat envoyé par ma tante Marie afin de payer mon voyage de retour en Ille-et-Vilaine à la fin de l'année scolaire. Sans demander l'autorisation je fais le mur accompagné de mon ami Moan. Une agitation fébrile règne dans les rues de Quimper. Des queues s'étirent aux portes des banques où l'on se presse pour retirer valeurs et liquidités. Enfin, je réussis à empocher l'argent de mon mandat.

Pendant notre retour, alerte. Séquence de course à pied. Une fois enjambé le mur du fond du jardin, trop tard pour rejoindre les abris sans nous faire remarquer, nous nous adossons à la cabane du jardinier. Mais, l'alerte se prolongeant, il nous faut bien nous décider à gagner les tranchées.

- D'où venez-vous ? demande le directeur.

- Nous nous promenions dans le jardin quand l'alerte a sonné, alors nous nous sommes réfugiés dans la cabane...

- Mais voyons ; ce n'est pas prudent. Ce n'est pas un abri...

- C'est ce que nous avons pensé, après, c'est pourquoi nous l'avons quitté... » Sympa ce directeur ! Sur les trois que j'ai connus dans mes deux EN c'est vraiment celui que j'ai préféré, et de loin... Aussi ne m'en suis-je séparé qu'à ma sortie de l'EN, le 20 janvier 41.

Mais revenons à ce 18 juin 40. A peine l'alerte terminée nous apprenons que l'EN est fermée. Nous sommes invités à rentrer chez nous. Pas question pour moi, en cette fin d'après-midi et en cette période troublée, de chercher un train pour regagner Rennes. André me propose de l'accompagner à Brest où nous pourrions nous embarquer pour l'Angleterre.

Auparavant je dois passer par le dortoir afin de mettre un peu d'ordre dans mon box. Tout en rangeant affaires et livres de cours, pour faire vite nous mettons le feu à quelques papiers inutiles. Soudain, au moment de quitter les lieux, nous voyons de la fumée sortir de sous le lit. Un courant d'air a poussé le papier enflammé sous le matelas en crin végétal qui commence à se transformer en brasier.

Après une brève et énergique intervention nous voilà partis tout en pensant que j'ai failli réussir l'exploit d'incendier l'Ecole Normale de Quimper en un moment où les pompiers auraient sans doute eu du mal à en opérer le sauvetage. Ouf !...

*
* *

Comment avons-nous atteint la sortie de la ville ? Aucun souvenir. Mais, le soir venu, nous roulons dans un camion militaire en direction de Brest. Curieux ! Les uniformes ne sont pas français et les soldats ne parlent pas notre langue. Moan qui connaît l'allemand ne les comprend pas, mais peut-être entendons-nous un dialecte germanique. Nous ne sommes pas rassurés...

Nous avons bien remarqué une sorte d'aigle à deux têtes figurant sur la portière du camion. Peint en blanc d'ailleurs !... Le comble serait que nous soyons embarqués dans un véhicule de l'armée allemande.

Soudain arrêt brusque. Nous descendons pour aider à remettre sur ses roues une voiture trop lourdement surchargée qui s'est renversée dans le virage : ce sont des Brestoïis qui, croisant des Quimperoïis fuyant vers Brest, s'en vont, eux, chercher refuge vers Quimper. La débâcle a traversé la France avec les réfugiés de l'Est et du Nord et son vent de panique souffle maintenant sur quelques Finistériens.

Profitons de cette rencontre pour nous renseigner. L'Angleterre ? Plus question de quitter Brest par la mer. Les bateaux sont bloqués au port. L'un d'eux en partance a été bombardé dans la rade. Il y aurait des morts. Bien plus tard, nous apprendrons qu'un ou deux normaliens de troisième année auraient péri en tentant l'aventure.

A propos, et nos militaires ?... Des soldats de l'armée polonaise combattant aux côtés des Français. Rassurés nous restons en leur compagnie jusqu'au Faou. Mais pourquoi continuer vers Brest ? La mère de mon copain André est institutrice à Plouescat. Mieux vaut tenter de gagner l'Angleterre sur un bateau de pêche. Et puisque nous sommes près de Sizun où Mme Moan a enseigné pendant plusieurs années, nous décidons d'y aller faire étape.

Comment avons-nous parcouru les dix-huit kilomètres qui séparent Le Faou de Sizun ?... Peut-être avec nos Polonais ces derniers n'ayant plus de raison de poursuivre vers Brest. En tous cas c'est à Sizun que nous passerons le reste de la nuit dans l'école transformée en centre d'accueil improvisé.

Au matin, en quittant notre « hôtellerie », nous traversons la place devenue bivouac. L'armée allemande est là ? Près des fusils en faisceaux, soldats et paquetages jonchent le sol. Et c'est en nous frayant un passage à travers les envahisseurs que nous irons à la recherche des bicyclettes avec lesquelles nous pourrions atteindre Plouescat à quarante kilomètres de là.

Chez le mécanicien en cycles, Moan se présente et demande à emprunter deux vélos. La confiance et le désarroi aidant, l'homme nous confie deux machines et nous voici en selle. En route pour Plouescat.

*

* *

La mère de mon ami nous accueille chaleureusement et nous informe qu'aucun bateau ne peut plus prendre la mer. Finie avant que de commencer la balade anglaise. Nous venons d'échapper à une aventure qui aurait bien risqué de se terminer les tripes au soleil du désert de Lybie.

Première opération, nous faire établir des cartes d'identité ne portant pas la mention « élève maître », « normalien » ou autre appellation voisine, sait-on jamais, si les bruits entendus avaient quelque fondement?... Je me retrouve donc avec la profession de boucher. Il est vrai que, l'été, à la boucherie de mon frère au Pouliguen, je tiens parfois la caisse, je prends les commandes et je livre à domicile. Alors, va pour boucher !

Ma nouvelle carte est attestée par le maire de Plouescat à la vénérable barbe blanche, M. de Trémintin qui, plus tard, après la guerre, présidera pendant plusieurs années l'Association des Maires de France.

Ainsi commencent d'agréables vacances au cours desquelles André m'emmène à la découverte de la merveilleuse côte du Nord Finistère. Vacances trop courtes. Mme Moan me rappelle bientôt à la réalité. C'est vrai, ma famille va s'inquiéter. Après cette parenthèse de trois ou quatre jours à Plouescat je décide donc de rentrer mais en passant par Quimper pour prendre les dernières informations à l'Ecole Normale.

Et comme je dispose d'un vélo que je me dois de rendre à son propriétaire à Sizun, je ne résiste pas à l'envie de faire un grand détour pour aller à la découverte d'Huelgoat dont le nom me fait rêver et dont m'a si souvent parlé mon amie Yvonne de l'ENF de Rennes.

A TRAVERS LANDES D'ARRÉE

Etape le soir à Morlaix. Où aller dormir ? On me conseille le centre d'accueil ouvert aux réfugiés. On nous sert une soupe et un morceau de pain. Après quoi chaque famille sort ses quelques provisions. Moi, je n'ai rien. Mais la solidarité est réelle chez les déshérités. Une femme me propose du fromage. A cette époque la Bretagne n'était pas vraiment une région à fromages. Et je n'avais mangé que quelques rares fois de la « vache qui rit »

ou du port-salut. Celui qu'on m'a donné dégageait une odeur épouvantable. Mais, à dix-huit ans quand on crève de faim !... Que ce fromage était bon !...

- Vous aimez ?

- Oh oui, merci... »

La nuit sur un lit de fortune dans la chaleureuse promiscuité de la vaste salle commune où s'entassaient des dizaines de réfugiés.

Mon excellente éducation chrétienne est encore trop proche pour que j'aie pu oublier que le chemin du paradis est semé d'embûches. Mais qu'ils sont pénibles ces trente kilomètres qui me séparent de ce paradis, Huelgoat ! Grimper, grimper encore et encore jusqu'en haut des landes des Monts d'Arrée. Un coup d'œil admiratif vers ces étendues mamelonnées, quasi désertiques et je plonge dans la descente. Comment pourrais-je imaginer que, quatre ans plus tard, je serais au maquis dans ces parages ?...



A nouveau, grimper jusqu'à Berrien, et descente, montée... Enfin, c'est la récompense. La plongée vers Huelgoat et son lac, lové dans son écrin de

forêts. J'ai faim. Sur la place je m'apprête à me faire servir un casse-croûte au café-charcuterie quand, soudain :

- Tintin, toi ici !... » Mes yeux n'en croient pas mes oreilles. C'est Yvonne en personne, ma bonne copine de l'EN de Rennes, celle-là même qui m'a donné envie de connaître son pays, une des perles de l'Argoat, m'avait-elle affirmé... à juste titre.

- Excuse-moi, Maria, je t'enlève ton client. Maman ne me pardonnerait pas si je ne l'amenais pas déjeuner à la maison. »

Je me sens en famille dans cette accueillante maison de la Roche Cintrée. Après le repas, Yvonne me fait visiter quelques curiosités parmi les plus proches : chaos, grotte du diable, allée Violette, rivière d'Argent, roche tremblante... Je suis émerveillé, conquis, séduit instantanément et définitivement. Dans six mois, quand je devrai formuler des vœux au moment de la sortie de l'Ecole Normale, je demanderai à être affecté dans les environs d'Huelgoat. J'aurai la chance d'être exaucé et j'y rencontrerai une autre Yvonne. Depuis nous ne nous sommes plus quittés.

*

* *

Bon, pour le moment, il me faut quitter Yvonne numéro un. Embrassade tendre autant que chaste et, en selle pour Sizun. Avant de rendre le vélo je cherche la maison d'un bon copain de promotion, Yves Mescam. Une ferme dans un hameau.

- Yves ne va pas tarder, me dit sa mère. Il est avec les hommes, on rentre les foins... Mais je vois que vous ne parlez pas breton... »

La journée finie, après la soupe, le bol est rempli de lait doux ou baratté, au choix. Au milieu de la table est posé un chaudron plein de bouillie d'avoine. On m'explique que chacun fait un trou avec sa cuiller pour déposer une noix de beurre dans la bouillie, et puis on creuse jusqu'à ce que, les trous se rejoignant, le chaudron soit vide. Encore une découverte !...

Pour la nuit, Yves me fait une place dans son lit. Yves Mescam, comme moi, sera nommé un an plus tard dans le canton de Huelgoat, mais dans un poste assez isolé, à Bolazec. Il m'invitera à son mariage et, en 1944, sera pris au cours d'une mission au service de la Résistance et fusillé par les nazis.

Le vélo rendu à son propriétaire, c'est la perspective de plus de soixante kilomètres à parcourir à pied avant d'atteindre Quimper. Vers treize heures, à Quimerc'h, mourant de faim, j'entre dans un café-tabac-épicerie-mercerie... Ô merveille, la patronne apitoyée m'emmène dans sa cuisine :

- J'ai un reste de tête de veau encore tiède. Creusez, fouillez, bêchez, comme dit La Fontaine, vous connaissez... ne laissez nulle place... » Quel régal cette tête de veau !...

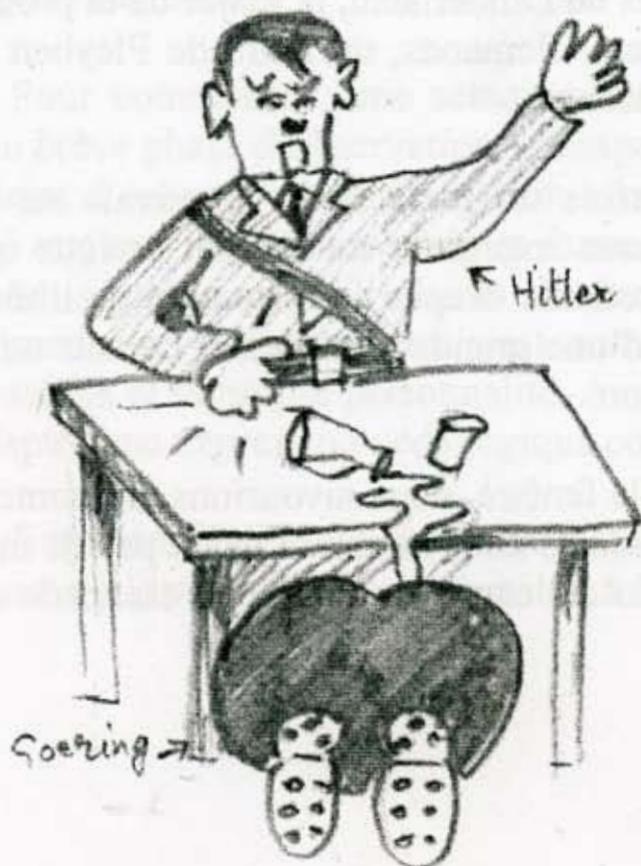
La suite jusqu'à Quimper ? Un après-midi chaud, les pieds brûlants comme si j'avais du gravier dans les souliers. Je finis par me déchausser. En fait de grains de sable c'est d'ampoules qu'il s'agit. Pieds nus sur le bitume c'est encore plus douloureux...

Quel automobiliste bienveillant m'a emmené vers Quimper ?... Me voici montant la rue de Rosmadec. Avant de regagner l'Ille-et-Vilaine autant aller prendre les renseignements à la source. En ce temps-là on ne téléphonait pas dix fois par jour... Je me présente à la porte de l'Ecole Normale que j'ai quittée il y a une semaine. Mon apparition semble terrifier la concierge et son mari :

- C'est vous Perrigault ? Partez vite malheureux, vous êtes recherché par la gestapo...

- La gestapo ???

- Oui, les locaux sont occupés par l'armée allemande. Dans vos affaires ils ont trouvé des dessins. Ils étaient furieux. Ils parlaient de Hitler... »



Sans doute s'agit-il de ce croquis qui se voulait humoristique où je représentais le führer en furie vociférant, frappant du poing sur la table, carafe d'eau renversée et Goering caché sous le meuble. Je suis aussi flatté qu'amusé : la gestapo me prêterait-elle quelque talent ?...

Le lendemain, je roule dans le train. Voyage long, interminable,

inconfortable mais il fait bon somnoler entre Vannes et Redon... A Rennes je me rends à la gare des TIV, place de la Mission avec l'intention d'emprunter le tacot de la ligne de Saint-Malo qui me conduira à Hédé. Mais je tombe sur mon voisin, Michel Vilboux, le boulanger, qui, démobilisé avant d'avoir été fait prisonnier, rentre à la maison et me propose de l'accompagner à Romillé par la ligne de Bécherel.

A Romillé il m'emmène chez ses parents d'où il téléphone à Mathilde, sa femme. Une heure plus tard, la traction-avant nous débarque à La Chapelle-Chaussée où notre retour a été annoncé. Ma famille m'accueille comme l'enfant prodigue. Et, pendant qu'on m'embrasse, ce que j'entends me remplit d'étonnement. Mystère de la télépathie ou simplement déduction logique :

- On est bien content de te revoir. On ne t'attendait pas si vite...

- Ah bon !...

- Non, on te croyait en Angleterre... »

ÉCOLE NORMALE... TOUT LE MONDE DESCEND

Après la fermeture anticipée de l'Ecole Normale, le 18 juin 1940, l'établissement est réquisitionné par l'armée d'occupation. A la rentrée, les normaliens de Quimper sont hébergés, les uns dans une sorte de vaste grenier aménagé en dortoir, les autres dans des chambres d'hôtel. C'est ainsi que je me retrouve à l'Hôtel de la Tour-d'Auvergne, partageant une grande chambre avec deux copains de Landerneau, le major de la promo et « Sosthène » qui sera fusillé par les Allemands, un autre de Pleyben et deux de Sizun dont mon ami Yves Mescam...

Trois lits à deux places dont parfois un matelas se retrouvait sur le plancher pour servir de ring quand nous engagions un tournoi de lutte qui tenait de la gréco-romaine et de la bretonne. Repas au restaurant de l'hôtel servis par les deux jeunes patronnes d'une grande gentillesse. Le soir nous travaillions mus par une saine émulation.

Quelquefois, assis sur le rebord de la fenêtre, nous savourions un moment de détente à regarder d'en haut les passants dans la rue. N'ayant pas de mur à franchir, il ne nous est jamais venu à l'esprit de faire une escapade en

ville. Je garde un excellent souvenir de ces quelques mois vécus dans une certaine autonomie qui, bien mieux que l'internat, nous préparait à nos prochaines responsabilités.

De toutes les promos, la nôtre allait connaître la plus courte durée d'existence dans le cadre de l'Ecole Normale. Pétain avait condamné cette institution. Désormais les futurs instituteurs iraient étudier au lycée. Fini « le séminaire laïque » désigné comme responsable d'une grande partie des maux dont souffrait la France, à commencer par la défaite.

Dès le 20 janvier, brevet supérieur en poche, nous quitions l'Ecole Normale pour rejoindre une localité du département afin d'y poursuivre une formation pratique auprès de maîtres non préparés à cette tâche. J'ai toujours pensé que ça a été notre chance.

Etranger au département quelques mois plus tôt, en juin 40 ma découverte d'Huelgoat s'était traduite en moi par un véritable coup de foudre. Aussi quelle joie d'apprendre mon affectation à Huelgoat en compagnie d'un copain de Sizun, Jean Saillour. Nous voilà donc, après un voyage de plusieurs heures dans un car à gazogène poussif et fumant, débarquant le 21 janvier dans la cité de mes rêves. Hébergement à l'hôtel restaurant du carrefour mais chambre sur la place au-dessus du salon de coiffure de Lily Guillou et du café crêperie des Myrtilles.

Le responsable de notre stage, M. Folgoas, était le directeur du cours complémentaire auquel était rattachée l'école primaire de garçons. Homme remarquable par sa rigueur, sa compétence, sa valeur professionnelle mais aussi par son humanité et son respect des autres, qualité que j'ai toujours jugée essentielle.

Pour commencer, une semaine dans chaque classe élémentaire. Après une brève phase d'observation, passage à l'exercice pratique, le tout dans un climat d'échange et de discussion avec le collègue à peine ou un peu plus âgé que moi. Etant d'origines et formations diverses, anciens normaliens ou anciens remplaçants, titulaires du brevet supérieur, du bac ou du brevet élémentaire, chacun apparaissait comme un exemple particulier avec ses procédés et sa propre personnalité. A moi de puiser dans cette diversité pour adapter une expression pédagogique collant au mieux à mon tempérament.

Expérience passionnante. Après trois semaines dans une école à deux classes à Plounévél, avec pension à l'hôtel restaurant Hénaff à Carhaix, le

stage prévu pour le troisième trimestre dans une école d'industrie ou d'agriculture ayant été annulé pour cause de réquisition desdits établissements, une fois de plus par les Allemands, j'ai été invité à regagner Huelgoat pour y finir l'année scolaire.

Du coup, le directeur m'a affecté au cours supérieur, préparatoire au cours complémentaire, dont le titulaire, Auguste Jézéquel, s'appêtait à prendre sa retraite. Ce dernier m'a abandonné de plus en plus la conduite de la classe à la satisfaction des élèves trop heureux de pouvoir enfin aller au terrain de sports et de suivre des leçons de sciences naturelles en pleine nature au retour du stade, à l'étonnement amusé de leur vieux - et redoutable - maître qui semblait découvrir une pédagogie nouvelle à laquelle il n'avait, apparemment, jamais songé. C'est ainsi que j'ai obtenu la maîtrise exclusive de la classe pendant les dernières semaines de cette année scolaire.



Bon, mais il n'y avait pas que la pédagogie. Je n'avais pas vingt ans. Je percevais chaque mois un mandat de 1065 francs et la pension s'élevait à 25 francs par jour. Il restait bien peu pour m'habiller et « vivre ». Qu'importe...

Autour de la table du restaurant Pors, mon copain stagiaire et moi retrouvions Charlot, le taxi, Beppi un carrier d'origine italienne qui avait fui le régime mussolinien, Yves Le Reste commis de perception et quatre instituteurs, nos maîtres de stage, Louis Priser, Jean Guichou, Jean Rognant, Pierre Corre, auxquels allait bientôt se joindre Jean Péron, prisonnier évadé nommé à Huelgoat avec la complicité des collègues de l'Inspection Académique.

L'un de nos mentors, Louis, dès mon arrivée, avait été avisé par son frère normalien que j'avais joué dans les buts de l'équipe de football de l'EN. Or l'USH, le club des Sangliers d'Huelgoat, recherchait un goal. Deux semaines après mon arrivée j'étais titulaire du poste dans l'équipe première.

En pleine occupation les distractions étaient rares. Le sport y prenait une grande place. Il allait nous ouvrir d'autres perspectives. Avec Louis et deux ou trois autres de nos équipiers nous allions former une bande de copains qui, plus tard, en s'élargissant deviendrait « la smala ». Mais, pour l'heure, nous n'étions que trois ou quatre et la fiancée de Peter, Annick, laquelle avait une amie, Annick elle aussi, nièce de la pharmacienne. Ainsi sommes-nous devenus les familiers des soirées organisées par la pharmacienne, Henriette ou plutôt Iette, notre nouvelle amie.

Démobilisé en raison de son âge et de sa profession, son mari, Pierre, capitaine de réserve, dès son retour nous a accueillis à bras ouverts. Il rentrait de Vannes muni d'une abondante provision de cartouches de cigarettes. L'alcool de l'officine et les extraits Noiroit lui permettaient de fabriquer diverses liqueurs plus ou moins tord-boyaux.

Président de l'association sportive il prenait ce rôle très au sérieux. Un peu trop même !... Car tout était prétexte à une réunion chez lui après dîner : préparer le prochain match, fêter la victoire ou tirer les conclusions... En quelques semaines nous avons épuisé sa réserve de cigarettes, mais il trouvait toujours quelque chose à boire... et à nous faire siroter.

Il arrivait que la soirée se prolongeât bien au-delà de l'heure du couvre-feu imposé par les occupants et il tentait de nous garder jusqu'au matin. Pourtant, à cause de la classe du lendemain, il nous fallait rentrer. Louis, l'instituteur et moi logions à vingt pas de l'officine. Pierre relevait un peu le rideau de la vitrine et s'assurait que tout était calme dans les environs. Un bref salut chuchoté et, en quelques pas, nous regagnions notre couloir près du salon de coiffure.

Parfois, dans le noir, nous n'avions pas deviné la présence de la patrouille allemande. D'un angle de la place jaillissait un « Halt ! » accompagné du double claquement sec de la culasse de mauser... mais d'un bond nous étions déjà à l'abri.

Ainsi s'est poursuivie ma formation professionnelle pratique jusqu'en juillet 41. En septembre nous avons suivi un stage sportif d'un mois à Segré. Les promotions des académies de Rennes et Nantes étaient regroupées par deux. Par chance – encore une chance de plus pour moi – celles du Finistère et d'Ille-et-Vilaine formaient une unité. Tout naturellement j'ai pu assurer la liaison entre mes deux promos, entre mes anciens et mes nouveaux condisciples.

Parmi les professeurs, à Segré nous vénérons particulièrement M. Binet le futur directeur du CREPS de Dinard. Après cet entraînement intensif d'une durée d'un mois j'allais assurer mes meilleures prestations footballistiques, la saison suivante, toujours avec les sangliers d'Huelgoat. Car, chance encore, j'étais nommé à Locmaria-Berrien, à six kilomètres de là. Pension à l'auberge gastronomique de la Truite. Confort nettement supérieur à celui de l'hôtel du Huelgoat et nourriture d'une qualité exceptionnelle pour l'époque, le tout pour le même prix.



A Segré, en bas à droite, Tintin Perrigault. Derrière lui « Nif » Corre, multi champion d'athlétisme.

Mon copain Louis n'allait pas tarder à se marier. Quant à moi, j'étais virtuellement fiancé. Nos activités sportives – football et athlétisme – allaient se poursuivre durant quelques années encore. Mais finies nos soirées de « débauche ». J'étais instituteur. J'allais avoir vingt ans. Riche d'une paie mensuelle de 1200 francs, animé par une volonté d'indépendance et d'un esprit de responsabilité, j'entrais avec une sorte d'exaltation dans une existence nouvelle. Je me sentais maître de mon destin. Certes le chemin de la vie ne serait pas semé que de pétales de roses, cependant, de ces moments, des décennies après, il ne me reste que de merveilleux souvenirs.